

François Debary

Winston et Charlie

Churchill part 3
comédie dramatique

©fdebary déc.2003

THEATRE CHARNIERE
Création du 17 au 27 mars 2004
à la Maison du Théâtre à Amiens

Le plateau figure trois espaces, à l'entour desquels se situent les spectateurs. Une grande dune et un praticable de petite dimension, à la même hauteur, à l'opposé l'un de l'autre dans la salle. Entre eux deux, une passerelle au sol, les reliant (le centre).

Sur les murs du théâtre des images projetées de temps à autre.

Dans la dune, à jardin, un piano.

La scène est chez Winston Churchill à Chartwell. Le 13 mars 1938.

Les personnages et les comédiens :

Britannia (<i>Britannia</i>)	<i>Frédéric Egginton</i>
Clémentine Hozier-Churchill (<i>épouse de Winston Churchill</i>)	<i>Anne-Claude Fustier</i>
Winston Churchill (<i>homme d'Etat et artiste britannique</i>)	<i>David Soirant</i>
Charlie Chaplin (<i>artiste britannique</i>)	<i>Yann Palheire</i>
Olive (<i>la cuisinière</i>)	<i>Christelle Legrand</i>
Mary Churchill (<i>filie de Clémentine et Winston</i>)	<i>Hélène Pierre</i>
Adenoïd Hayek (<i>frère méconnu de l'économiste autrichien Hayek ?</i>)	<i>Philippe Leroy</i>
Ludwig Wittgenstein (<i>jardinier autrichien</i>)	<i>Christophe Lefbvre</i>
Walter Thompson (<i>déTECTIVE à Chartwell</i>)	<i>Malcolm Bothwell</i>
Un présentateur	<i>François Debary</i>

Le présentateur :

Bonsoir mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir les enfants. Voici « Winston et Charlie », la suite de « Churchill part one » que nous vous avons joué dans ce même théâtre, il y a trois saisons.

Nous sommes à Chartwell le 12 mars 1938 dans la demeure de Winston Churchill

Winston Leonard Spencer-Churchill

Il est né le 30 novembre 1874 à Blenheim Palace, le château construit par le duc de Malborough, son aïeul
Maltraité scolairement, il réussira à entrer à Sandhurst, devient officier, combat à Cuba, s'ennuie aux Indes, écrit un roman, est fait prisonnier en Afrique du Sud par les Boers (1899), s'évade. Il est élu député d'Oldham cette même année 99.
En 1901, la reine Victoria cède la place à Edouard VII.
Winston devient premier Lord de l'Amirauté en 1911, sa carrière politique s'effondre après le désastre des Dardanelles, il commande le 6th Royal Scots Fusiliers en Picardie, près de Montdidier, dans les tranchées en 1916.
Après avoir été ruiné par le krach de Wall Street, en désaccord complet avec ce que trament les *appeasers* (ceux qui sont en faveur d'une solution fasciste en Europe, et qui se présentent comme des tenants de la paix, qui sont pour ce qu'ils appellent les

Etats unis d'Europe) il connaît dix années de retraite publique.

Il redevient premier Lord de l'Amirauté : le 8 septembre 1939 la Royale Navy agite ses petits drapeaux sur toutes les mers (*Winston is back*). Il est enfin nommé premier ministre le 10 mai 1940.

Il fut et restera cet homme unique qui s'est opposé au nazisme sans détour, et qui, en rugissant, a déployé un génie d'imagination et d'intelligence tel qu'il a permis à ceux qui désespéraient de l'humanité de se retrouver et d'emporter la victoire sur la barbarie.

Quand l'Etat français ne s'est pas opposé au projet fasciste et lui a même cédé la place, Churchill fut la destination assurée du courage de De Gaulle et de tous ceux qui n'acceptèrent pas l'inacceptable. Il a découvert la peinture par la grâce de Lady Lavery en juin 1915. Aujourd'hui il a les brosses en main : il a décidé de passer le premier millénaire de son éternité derrière le chevalet à peindre toutes les lumières du monde.

(Winston se tourne et regarde un film ancien où il peint en plein-air.)

Clementine (Ogilvy) Hozier-Churchill

Churchill céda au charme de la petite fille du comte d'Airlie le 16 avril 1908, vers quinze heures, exactement.

Ils n'ont cessé de s'aimer.

Elle fut la compagne intelligente, critique, sans défaillance, des succès et des échecs de Winston.

Ils ont eu cinq enfants

voici

Mary Churchill
Elle a 16 ans.

Olive
La cuisinière ; veuve d'un colonel de l'armée des Indes, tué accidentellement à Porbandar en 1911 ; elle a deux fils, Howard et Malcolm, tous deux servent dans cette même armée des Indes

Walter H. Thompson
Le seargent-detective qui a assuré la sécurité de Winston Churchill à partir de 1922, jusqu'en 1945.
C'est celui qui sait le plus de secrets au sujet de Winston.

Ludwig Wittgenstein
Né à Vienne en Autriche en 1899, huitième enfant d'une famille catholique de forgerons milliardaires.
A 14 ans il fréquente une école de Linz. Il est condisciple pendant trois ans de Adolph Hitler.
Il s'engage dans l'armée autrichienne pendant 14-18, et rédige dans les tranchées le seul livre publié de son vivant. (1921)
Il renonce à l'immense héritage paternel, se fait instituteur, puis retourne en 1929 à Cambridge où il fut étudiant, il y enseigne jusqu'en 1939. Il devient britannique en 1938.
Il se retire quelque temps en Norvège, dans une maison de bois qu'il a construite.
Il a développé une interrogation de la parole et de la langue, sous la détermination de la logique.

Qu'est-ce que dire ?

Son investigation le conduit à plusieurs propositions dont la dernière est la suivante :
Ce dont on ne peut pas parler, il faut le taire.

Ce qui, au lieu de conduire au silence, ouvre les espaces de l'art et de la spiritualité.
Il débusque ce qu'il appelle « les jeux de langage comment jouent les mots-le monde dans mon expérience de la parole et de la langue.

Churchill avait lancé la création des services secrets pendant la guerre 14-18, et avancé l'idée que la guerre des codes serait l'une des guerres du vingtième siècle.

Alors que les étudiants d'Oxford avaient voté en assemblée générale le 10 février 1933 une motion signifiant qu'ils ne prendraient pas part à un conflit engageant le Royaume Uni contre l'Allemagne, ou qui que ce soit, Cambridge développe, tout particulièrement au Trinity College une activité secrète d'engagement.

Quelle part Wittgenstein a-t-il prise dans le travail de décryptage des codes allemands, Quelle part Wittgenstein a-t-il prise dans le travail des services secrets ?
Nous savons qu'il participa, mais nous ne savons pas ce qu'il fit ; nous n'avons aucune preuve de sa présence à Chartwell le 12 mars 1938,

il semblerait bien, en revanche, d'après les archives dont nous disposons, qu'il ait découvert une clef essentielle du travail des codes secrets, que cette clef se trouve dans « Le Scarabée d'Or » d'Edgar Poe, et qu'il l'ait révélée à Mary Churchill, lors d'une promenade qu'ils firent tous deux.

Charles-Spencer Chaplin

Il est né le 16 avril 1889 dans Lambeth, quartier pauvre de Londres. Pendant que Churchill est en route pour Cuba, les Indes, et son premier siège de député, Charlie mange le pain de la misère dans les rues de Lambeth, et connaît les orphelinats.

Il est le grand artiste que tous nous connaissons, créateur de Charlot et l'un des inventeurs de l'art du cinématographe. Charlie fut persécuté comme beaucoup d'artistes par la commission des activités anti-américaines, qui menait la guerre à l'intelligence à cette époque, et fut accusé de bolchevisme. 1947

Ce qui était un hommage et un trait d'esprit dans la bouche de Churchill devenait une accusation stupide dans la bouche du sénateur Mc Carthy.

Après une vie amoureuse difficile et douloureuse, il a rencontré l'amour pour toujours en la délicate personne d'Oona O'Neil.

Il s'est éteint le soir de Noël 1977, dans sa villa de Corsier sur Vevey en Suisse.

Adenoïd Hayek

Frère de Friedrich von Hayek.

Quelques mots sur Friedrich pour revenir ensuite à Adenoïd Hayek.

Friedrich est né en 1899 à Vienne, en Autriche.

En 1931, il est professeur à la London School of Economics jusqu'en 1950. Il fonde la société du Mont Pèlerin, qui rassemble les tenants de ses théories économiques.

Ses théories :

Primauté de la Société capitaliste sur l'Etat, qui ne peut être que réduit au minimum ; les lois viennent des normes sociales qui ne peuvent être qu'individuelles, la culture est sélection et

la Justice sociale n'est qu'illusion – les hommes naissent inégaux, la compétition les trie- et frein à la civilisation qui est fondée – en reprenant Hobbes et Hume- sur le pragmatisme de la guerre de tous contre tous.

C'est cet idéal qui anima la politique économique de Schacht, ministre des finances d'Hitler, et qui inspira celles que Ronald Reagan et Margaret Thatcher ont mis en œuvre dans leurs pays.

Et d'autres encore.

Pour en revenir à Adenoïd Hayek on n'a aucune trace, aucun document, aucun témoignage de sa présence à Chartwell, ni même de son existence. C'est comme ça.

Ces deux hommes sont porteurs d'idées fondamentalement opposées pour ce qui concerne la société et l'Etat.

Les Etats Unis d'Europe pour l'un, fondés sur la guerre de tous contre tous,

L'Europe de la communauté des peuples, fondée sur la solidarité.

Si aujourd'hui nous pouvons débattre des formes que nous souhaitons dans notre démocratie, si aujourd'hui nous pouvons parler librement de nos conceptions de la liberté, c'est au courage des plus belles heures de Churchill que nous le devons.

« Nous avons gagné la guerre, a-t-il déclaré, il nous reste à gagner la paix ».

Il nous reste à gagner la paix.

Chartwell

Chartwell, la demeure de Churchill dans le Kent, surplombe le Surrey.

Achetée en 1921, habitée à partir de 1922, elle fut sans cesse embellie et coûta fort cher.

Winston y peignit de nombreuses toiles.

Mary aimait Chartwell.

Chartwell est devenue le lieu de ralliement des opposants aux *appeasers* pendant les années 30. (dès 33) ceux qui tenaient pour

la paix et pour la « solution fasciste en Europe ».

Outre la bande d'amis subtils et très bien informés qui fréquentent assidûment la maison, des visiteurs et des courriers apportent et rassemblent à Chartwell des câbles, des messages, des renseignements, qui ne sont pas tous acheminés jusqu'aux ministères concernés, voire jusqu'au premier ministre.

Maintenant que je vous ai tout dit de ce dont je pouvais parler, il convient de laisser la place à l'art du théâtre pour vivre ensemble, par la grâce des comédiens, la poésie de nos mémoires. Pour voir, respirer, sentir ce dont nous savons pas parler. Qui appartient à un monde qui n'est plus, et qui vit encore.

Amis comédiens, amis techniciens, qui nous prêtez vos cœurs, vos forces, et vos savoirs, pour que,

dans l'émotion, nous connaissions de nouveaux battements de cœur, des forces retrouvées, et que nous soyons en mesure d'inventer de nouveaux savoirs, amis artistes, vous qui continuez, ici, humblement le travail de tous les artistes de tous les peuples, vous qui depuis l'aube de l'Humanité, laissez les traces de la civilisation, vous qui en explorez les indicibles réalités, pour les rendre sensibles, audibles et visibles
soyez par avance remerciés de la peine et du plaisir que vous allez prendre pour nous jouer, nous chanter et nous dire Winston Churchill et Charlie Chaplin.

Et vous spectateurs soyez remerciés d'avoir conduit jusqu'ici vos yeux, et vos oreilles, d'ouvrir toutes grandes les portes de vos âmes et de bien vouloir laisser chavirer vos cœurs dans notre modeste théâtre.

Bienvenue à Chartwell, nous sommes le 12 mars 1938.

Sur le praticable :
Il neige sur le poêle de la Ruée vers l'or.

Sur la dune
Clémentine et Olive : assises.
Clémentine consulte une liste.
Olive prépare des légumes.

Sur le centre
Thompson entre avec sa viole

Clémentine :
 L'air est doux ; Mars est tendre à mordre
 dedans...

Olive :
 Oui madame. *(elle pleure)*

Clémentine :
(touchée) Eh bien ! Olive .

Olive :
 C'est déjà le printemps.

Clémentine :
(non) Dans dix jours.

Olive :
 C'est l'anniversaire de mes deux grands.
(elle pleure silencieusement)

Clémentine :
(vous me l'avez déjà dit) Oui Olive .

Olive :
 Oui madame.

(pause)

Olive :
(reprenant)
 Que dit M.Churchill de ce qui se passe là-
 bas ?

Clémentine :
 Calcutta est calme. *(pause)* *(elle désigne le*
journal des épluchures dont se sert Olive)

C'est ce que dit le Times daté du 11 mars
 1938. D'hier.

Olive :
 Oui madame. *(pause)* Et M.Churchill ?

Clémentine :
 Eh bien. *(pause)* Nous finirons par partir
 de là-bas. Il y aura l'indépendance.

Olive :
 Il va y avoir la guerre avec l'Allemagne.
 N'est-ce pas ?

Clémentine :
 Oui.

(pause)

(Entre Mary. Elle est en uniforme comme
dans Churchill part one)

Mary :
(elle tourne sur elle-même)
 Maman !

Clémentine :
 Maary !

Olive :
(s'est levée, elle pleure)
 Madame !

Clémentine :
 Mary.
(Elle tend la main à Olive : qui se rassoit
et chagrine silencieusement dans ses
légumes)

Mary :
(câlinant Olive)
 Je vous demande pardon.

Olive :
 Sotte.

Mary :

Le coursier de Whitehall m'a saluée,
comme si j'étais le premier lord de
l'amirauté.

Clémentine :

Je crois que ton père attend quelqu'un et
qu'il ne nous a rien dit.

Mary :

C'est un véritable nid d'espions ici.

(Elle tend un câble à Clémentine)

Clémentine Churchill Chartwell. Double
enveloppe – message secret.

CHANSON.

War, war, war
On aura la guerre
War, war, war
On aura la guerre
Gare, gare, gare
Par le feu et par le fer
Guère, guère, guère
N'en restera guère
Gare, gare, gare
Par le feu et par le fer
Guère, guère, guère
N'en restera guère

Rhum rhum rhum
Du rhum pour les hommes
Pan pan pan
Rapan pan pan
Rapapapa papapan
Rapanpanpan panpan panpan

*La viole de gambe qui a lancé la chanson,
s'est tue en cours de route.*

*Thompson entre, avec à la main un
couteau de cuisine dans un journal.*

Mary :

Thompson vous m'avez fait peur.

Clémentine :

Ne dites rien, inspecteur Thompson, ne
dites rien.

Thompson :

Non, je ne dis rien Mrs Churchill, je ne dis
rien.

Olive :

Ça c'est mon couteau à découper.

Thompson c'est mon couteau à découper.

Ça ne sert à rien de le cacher dans le
Telegraph.

Thompson :

Liverpool Guardian.

Olive :

Vous le remettez à sa place. Walter.

Mary :

Vous me faites peur Thompson. On ne
vous voit jamais venir. On dirait un chat.

Clémentine :

Ne dites rien Thompson, ne dites rien.

Thompson :

Non.

Clémentine :

Allez continuer vos enquêtes, Thompson.
Filez.

Mary :

(lui prenant le bras)

Je vais avec vous Walter, vous me faites
peur.

(Ils partent, il grommelle en anglais)

Olive :

Encore un, à tous les coups.

Clémentine :

Chut. Je ne veux pas que Mary nous
entende.

Olive :

(à voix basse)

Ça fait au moins trois depuis lundi.

(*effarée*) Plus les quatre de la semaine passée. Dans un mois il n'y en aura plus un seul.

Clémentine :

Oiseau de malheur. Chut. (*pause*) Le câble. (*Elle sort l'enveloppe et commence de la décacheter*)

Centre plateau

Entre Adenoïd Hayek

Parlant seul

Milady Churchill, je suis Adenoïd Hayek. Non, non.

Appelez-moi Adenoïd.

Non, pas du tout.

Voilà, je suis Adenoïd Hayek, madame, Mrs Churchill, miladi(e). Le frère du professeur Friedrich von Hayek, le célèbre professeur de sciences économiques de Londres. Madame. Non. (*au public*). C'est moi, oui moi (*il sort un paquet de feuilles*) C'est un brouillon, bien sûr. (*Il se plonge dans ses feuilles*).

Clémentine :

L'ambassade d'U.R.S.S.

Olive :

L'ambassade de Russie.

Clémentine :

Chut, chut, chut. Il y a un petit mot pour moi et une troisième enveloppe.

Adenoïd :

(*calmé, au public*)

C'est le jardinier qui m'a fait entrer. Il est de Vienne lui aussi. Mais je l'ai déjà vu quelque part. Il a un accent, danois ou finnois peut-être. Pizarre.

Oups on vient ! (*il se cache sur le praticable, manque de se brûler sur le petit poêle*)

Un avion passe.

Entrent Ludwig et Mary.

Mary :

Vous avez toujours l'air farouche Monsieur Ludwig .

Aujourd'hui, non.

Ludwig :

Comment : non ?

Mary :

C'est la lumière sur votre visage.

Ludwig :

C'est vous que le dites, Miss Mary. La Licht sur le pavillage.

Mary :

Le paysage.

Ludwig :

Le pays sage.

Mary :

Est-ce que vous avez vraiment été instituteur en Norvège avant d'être jardinier à Chartwell ?

Ludwig :

Est-ce que je suis vraiment jardinier de Winston Churchill à Chartwell ?

Mary :

Oui. (*Elle réfléchit*) Non. (*décidée*) Monsieur Ludwig.

Ludwig :

Comment : non ?

Mary :

Le temps est doux. (*Elle tourne sur elle-même*) En juin les pivoinies seront en fleurs.

Ludwig :

Peony (*pause*) Les temps ne sont pas doux. J'ai laissé depuis longtemps ma famille à Vienne. J'ai laissé l'Autriche à Vienne. J'ai laissé Vienne au Reich.

J'ai marché tout à travers l'Ukraine.
Je suis allé jusque Moscou.
Mary... Mon arrière arrière grand
oncle paternel était général des armées du
tsar.

Il a défait les armées d'invasion.

Oui.

Je suis teuton. Ou peut-être je suis russe.

J'ai été jardinier à Moscou ; ours en
Norvège ; instituteur pour les tout petits ;
et maintenant que je suis ici, chez vous,
Mary, je peux dire ceci : je n'ai jamais eu
autant peur, de toute ma vie.

*(pause -il s'enfonce dans ses pensées- elle
le regarde tranquillement)*

J'aime votre jardin d'Angleterre ; la terre a
la même saveur qu'à la naissance du
monde *(pause)* elle est chevelue. Jamais
froide. L'air est salé.

Mary :

(pause)

Monsieur Ludwig, est-ce que c'est vrai
qu'on a trouvé un mouton égorgé près du
bassin ?

Mary :

Nein. *(il fait un signe d'enfant)* Silence.

Mary :

Des secrets. La maison est emplie de
secrets.

Ludwig :

Il n'y a que cela dans le monde. Le monde
c'est le secret.

Mary :

(vivement) De quoi avez-vous peur
Monsieur Ludwig ?

Ludwig :

(en français) Mademoiselle Marie.

Mary :

(ravie) J'aime bien quand vous parlez le
Français. Papa dit qu'il parle le Français. Il
dit que la France devrait épouser
l'Angleterre. Ce serait une belle noce. *(il*

ne l'écoute pas) N'est-ce pas ? Avançons
jusqu'au bassin.

Ludwig :

Nein. C'est à Thompson de s'occuper de
ça.

Mary :

Voyez bien.

Ludwig :

Mademoiselle Marie (e).

Mary :

Monsieur Ludwig donnez-moi le bras et
marchons.

Ludwig :

Ach ! *(ils se mettent en route)*

Mary :

Est-ce que vous avez vraiment dit à mon
père que le W de Cassiopée, dans les
étoiles, c'était votre nom écrit dans le ciel ?

Ludwig :

Ce n'est pas un W, c'est un M, comme
Marie.

(elle rit tout doucement)

Apparition de Britannia.

*Elle avance comme sur un fil. Elle est
essoufflée.*

Britannia :

(Elle appelle doucement)

Winston

Winston

(inquiète)

Winston Churchill

(très inquiète, tapant du pied)

Winston Leonard Spencer-Churchill !

(au public, en confidence)

Les affaires vont mal. Guillaume, mon
petit-fils a été remplacé par un autrichien.
De la plus basse extraction. Les Allemands
sont devenus fous. Vraiment fous. Ils ont

déjà essayé de faire disparaître leurs aînés. Maintenant ils s'attaquent aux fous et aux invalides. Ils mettent les fous en prison. Et puis les Juifs aussi. Les Allemands empoisonnent l'Allemagne. Ils veulent la tuer.

Je crois même qu'ils ont décidé de tuer tous les peuples, les uns après les autres. Si je n'y laisse pas ma couronne, j'y laisserai mon empire.

(désabusée) Britannia rules the waves : Britannia maîtrise les mers.

Un maréchal de France avait dit qu'on avait signé une paix de vingt ans.

Les vingt ans sont passés.

Winston Churchill.

Par le ciel.

Votre bras ne tremble pas comme le mien.

Votre regard est clair.

Votre voix est forte.

Je ne suis plus une jeune fille, Winston.

(Apparaît Winston)

(elle le tance)

Ah !

Qui sont ces gens ?

Du diable si j'y comprends quelque chose.

Ce sont des communistes. N'est-ce pas ?

De Cambridge. Des communistes de Cambridge. Et si ce n'était que ça. Vous voyez ce que nous voulons dire.

Winston :

(il sourit)

Oui. Parfaitement. Oui.

Britannia :

(voix douce)

Est-ce que vous avez vu les colonnes de blindés aux portes de l'Autriche ? Est-ce que vous les avez vues ?

Oui, bien sûr, vous êtes au courant de tout.

Avant même mon gouvernement. Je ne sais pas si c'est *mon* gouvernement d'ailleurs.

Mais c'est qui vos excentriques ? Où allons-nous ? Winston. *(Britannia sanglote)*.

Vous ne pensez tout de même pas que c'est avec cette bande de...

Winston :

Hmm. Si. Your Highness.

Britannia :

Il va faire nuit.

Winston :

Mais non. C'est le mois de Mars. Il fait doux. Le temps venu nos aviateurs décolleront, traverseront les airs, abattront les ennemis de l'Angleterre en plein vol. Nos navires tiendront le monde en respect, sous le feu des canons. Nos fantassins d'Angleterre, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, d'Amérique repousseront les Huns jusqu'au fond de leurs campagnes et de leurs vallées. Ils redeviendront laboureurs, et mariniers. Gentiment sauvages.

Britannia :

Mon île sera envahie.

Winston :

Le Canada ! Nous nous réfugierons dans les forêts glacées de notre Canada. Nous nous ferons Sioux, Iroquois, Soshonies. *Britannia a sorti une fiasque de cognac*) Nous réapprendrons l'art de la guerre, et nous retournerons aux combats. Plutôt manger des racines et des loirs farcis de nèfles, boire à l'eau gelée des torrents, dormir au blizzard sous le septentrion que de vivre soumis, ne serait-ce qu'un instant.

Britannia :

(buvant)

Winston ! Manger des racines ! Je deviens folle. *(Elle rit aux éclats)*

(Elle tend la fiasque à Winston qui boit)

Winston :

Nous célébrerons la victoire en buvant ce même cognac de France, dans ce même jardin.

Les arbres auront grandi.

Britannia :

Cheers .

(Ils restent rêveurs).

Musique piano. Les images pour la guerre.

Adenoïd entre effaré.

Adenoïd :

Tout est là. Personne ne sait. C'est moi qui ai tout écrit. Tout pensé.

Olive apparaît sur la dune.

Adenoïd :

(se masquant les yeux et regardant au loin)

Quelqu'un. Il faut que je voie madame Churchill seul à seule.

Ach, c'est terrible d'être myope.

Est-ce que c'est elle ? On dirait rien.

(au public) Astigmatisme en blus.

Madame Churchill. Madame Churchill.

Olive :

Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

Adenoïd :

Permettez, madame.

Olive :

Si ça tombe c'est l'assassin des moutons.

Il avance vers elle sur la dune.

Olive :

Thompson ! Thompson !

C'est l'assassin.

Adenoïd :

Hayek, madame, Hayek.

Olive :

(Il arrive jusqu'à elle. Elle l'attrape)

Au secours Thompson. Help ! Help !

Adenoïd :

(coincé dans les bras d'Olive, au public)

Ach ! Ce n'est pas madame Churchill.

Absolute bescheissen !

Madame, je vous en prie.

Olive :

C'est l'assassin.

Adenoïd :

Je suis Adenoïd Hayek. Je dois parler à Mrs Churchill.

Olive :

Thompson

(Entre Thompson qui regarde aux prises avec Olive)

Adenoïd :

Monsieur, de l'aide, je vous prie.

Olive :

(Elle l'assomme d'un coup)

Il a dit qu'il s'appelait Abject, ou I yak.

(Elle le secoue)

Thompson :

Monsieur I yak Abject, vous êtes dans une propriété privée ; je vais vous demander de quitter les lieux.

Olive :

C'est lui qui a égorgé les moutons, mon intuition me le dit.

Thompson :

(inspectant professionnellement les mains d'Adenoïd assommé).

Non. Certainement pas. Conduisez-le jusqu'à l'office. Je vais appeler le Yard. Ils nous en débarrasseront.

(Olive le tient par le paletot. Ils sortent)

Piano slapstick.

Apparition de Charlie de dedans la neige du praticable.

Il s'époussette.

Apparition de Winston en sirène-suit.

Il commence à monter un mur de briques (en bois).

Charlie avance en ramassant des brindilles.

CHANSON

Il neige
 Il neige
 Le maçon monte sa maison
 A gros flocons
 A gros flocons
 Le maçon monte sa maison
 Un deux trois, de l'eau n'en bois pas !

Il neige
 Il neige
 Le maçon monte sa maison
 Il est sur le toit
 Il est sur le toit
 Le maçon monte sa maison
 Un deux trois, ressers moi.

Fume
 Fume
 Fume
 Le maçon est dans sa maison
 Le maçon est dans sa maison
 Un deux trois, serre moi dans tes bras.

*Charlie regard Winston qui monte ses briques.
 Ils se serrent la main (droite-gauche).*

Winston :
 Vous savez quoi, Charlie. J'ai écrit au syndicat des maçons.

Charlie :
 Ils ont refusé.

Winston :
 Moui. Mais je ne vois pas ce qui s'oppose à mon adhésion. J'ai fait appel.

*Winston tend à Charlie une boîte de conserve vide. Fabrication d'un fagottin.
 Winston fournira la ficelle au bon moment.*

Charlie :
 J'avais douze ans, un peu passés.
 Kennington road dans Lambeth. Notre réduit était désert. Maman à l'hôpital des indigents ; Sydney en mer, au large de Durban.

J'avais pris l'habitude de faire ma toilette à une fontaine du Cut, dans une impasse où travaillaient des fendeurs de bois.

Ils achetaient des restes de démolition, fendaient, refendaient, sciaient et débitaient en petits fagots qu'ils vendaient le vendredi et samedi sur le marché.

Le patron, comme ils l'appelaient était un homme jovial avec une canine et une seule en haut.

- Tu n'as jamais goûté du welsh-rarebit fait avec des croûtes de fromage ?

- Si bien sûr.

Il me donnait deux pence. J'allais chez Ashe-l'épicier qui me donnait bien plus qu'un penny de pain et bien plus qu'un penny de fromage. Oui.

Nous lavions les croûtes de fromage, nous les brossions, et nous les faisons fondre sur le pain.

Le patron rajoutait un morceau de lard.

CHANSON

Jack Jones well and known to everybody
 Round about the market, don't yer see,
 I've no fault to find to Jack at all,
 Not when 'e 's as 'e use to be.
 But since 'e 's had the bullion left him
 'E has altered for the worst,
 For to see the way he treats all his old pals
 Fills me with nothing but disgust.
 Each Sunday morning he reads the
 Telegraph,
 Once he was contented with the Star.
 Since Jack Jones lhas come into a little bit
 of cash,
 Well, 'e don't know wher 'e are.

Winston :
 Vous avez vu Thompson.

Charlie :
 Oui. Il m'a dit bonjour Mr Chaplin.
(Imitation faisant des secrets)
Olive et Clémentine arrivent avec le thé.

*Sur le centre entre furtivement Adenoïd
 habillé en bosquet.*

Il se cache sur le praticable en faisant attention de ne pas se brûler au poêle.

*Mary et Ludwig entrent au centre
Mary a un petit livre à la main.
Ludwig un sécateur.
Ils s'arrêtent. Elle lit.*

Mary :
« Ah ! Miséricorde, massa Will ! N'est pas là pour sûr mon œil gauche ? rugissait Jupiter épouvanté plaçant sa main sur l'organe DROIT de la vision, et l'y maintenant avec l'opiniâtreté du désespoir, comme s'il eût craint que son maître ne voulût lui arracher. »

Thompson :
Oh, my golly, massa Will ! Ain't dis here my lef eye for sartain ? roared the terrified Jupiter.

Mary :
Et puis aussi quand ils trouvent le trésor.
« Ce coffre avait trois pieds et demi de long. Trois de large et deux et demi de profondeur.
(Elle s'enthousiasme)
Tout était en or de vieille date et d'une grande rareté : monnaies française, espagnole et allemande, quelques guinées anglaises et quelques jetons dont nous n'avions jamais vu de semblables. Il y avait plusieurs pièces de monnaie, très grandes et très lourdes, mais si usées qu'il nous fut impossible de déchiffrer les inscriptions. »

Thompson :
It was firmly secured by bands of wrought iron, rivetted, and forming a kind of open treillis-work over the whole ;

Mary :
« quatre-vingt-trois crucifix, cinq encensoirs d'or, un gigantesque bol à punch en or épais. Nous estimâmes cette nuit le contenu total du coffre à un million et demi de dollars. »

Thompson :

There were diamonds- some of them exceedingly large and fine- a hundred and ten in all, and no one of them small ; eighteen rubies of remarkable brillancy ; - three hundred and ten emeralds, all very beautyful ; and twenty-one saphiries, with an opal.

*Olive est partie entre temps.
Mary et Ludwig se dirigent vers le praticable. Terreur d'Adenoïd déguisé en bosquet. Il arrange ses branches.*

Charlie :
(Il fait le baise-main à Clémentine et tourne autour d'elle)
Clémentine, mon plus grand bonheur c'est de vous connaître.
(Il regarde au loin)
C'est Mary, n'est-ce pas. Elle avait onze ans.

Clémentine :
Comment vont vos enfants, Charlie ?
Avez-vous rencontré un cœur fidèle ?

Charlie :
Beaucoup. Beaucoup.

Winston :
(parlé)
Riley, Riley, ça c'est un tombeur
Riley, Riley, c'est l'élite de mon cœur
Des Officiers et puis des soldats, y a pas plus smart
Y a pas plus net, plus élégant et plus galant
Que Riley, Riley, Riley, du 88^{ème} du 88^{ème}
du 88^{ème} du 88^{ème}

(Thompson au piano chante la chanson de Riley)

CHANSON
Riley, Riley, Riley, that's the boy to beguile ye,
Riley, Riley, that's the boy for me.
In all the Army, great and small,
There's none s trim and neat
As the noble Sergeant Riley,
Of the gallant Eighty-huit.

(silence)

(Ils boivent le thé. Deux avions passent.

Winston les suit du regard)

(le vent)

Charlie :

Quand nous étions à Lambeth.

Maman avait loué trois petites chambres, bien propres. Ce qu'elles m'ont semblé petites ; petites. Je n'ai pas pu aller jusqu'en haut de l'escalier en me tenant debout.

Clémentine :

Je suis si heureuse que vous soyez chez nous, Charlie. Ca c'est une surprise.

(Winston sourit, va pour dire quelque chose et se ravise)

Charlie :

Merci. Je n'y suis pas retourné cette fois. Il y a sept ans j'ai donné mon violon à l'orphelinat et un saxophone et d'autres choses encore. *(pause)* C'était absurde.

(silence. Le vent. Un avion très lointain)

Images : les signes du parchemin du Scarabée d'or.

Sur le praticable Ludwig lit

silencieusement, Mary aussi, penchée sur son épaule.)

Charlie :

Dans notre rue , il y avait encore quelques grandes bâtisses aristocratiques qui n'étaient pas louées en appartements. Des tilburys qui attendaient des gentilshommes tirés à quatre épingles. Mon Dieu ! Ils étaient noirs, blancs et soie, et leurs bagues, leurs épingles de cravates, leurs montres étincelaient comme des éclats de soleil. Ça faisait des traits de lumière.

(Olive apparaît)

Olive :

Il y a deux messieurs de l'Amirauté dans le hall. Je n'ai pas laissé Phillip venir

jusqu'ici, comme vous me l'aviez demandé, monsieur.

(elle a tendu à Charlie deux cartes qu'il signe ; il la regarde)

Olive :

Howard, et Malcolm.

Winston :

Merci Olive. *(à Charlie)* C'est au sujet de notre affaire sans doute. *(il sort, Olive le suit)*

Clémentine :

Nous ne sommes plus dans l'inquiétude.

(changeant) Avez-vous écrit votre film sur Napoléon ? *(Il suggère Napoléon)* Mary avait adoré. Elle était petite encore, et vous l'aviez fait rire.

Charlie :

(il sourit) Le sosie qui meurt à Ste Hélène quand Napoléon est sur le point de reprendre le pouvoir, pour établir une vraie démocratie. *(accent corse, petite imitation)* « Trop tard ; ma mort m'a tué. »

Non. *(ce n'est pas grave)* Je m'occupe de *(il suggère le führer allemand)* Hinkel. C'est l'apocalypse ce Hinkel.

Clémentine :

Oui. *(pause)* Charlie, vous allez retourner aux Etats-Unis ?

Charlie :

Dans nos anciennes colonies. Lever une armée, me poster en Angleterre, débarquer en Europe et raplatir les barbares. Si les Russes s'y mettent aussi.

Clémentine :

(songeant au câble)

Les Russes.

Charlie :

Eh bien oui.

Clémentine :

Winston dit que vous êtes un bolchevik.

Charlie :

J'ai une confiance totale dans le jugement de Winston Churchill.

Clémentine :

(elle rit)

Moi aussi. *(pause)* Vous avez les yeux bleus . Chaplin. Comme lui.

Chaplin :

(au bord des larmes) Oui.

Clémentine :

Faisons quelques pas. Je me rafaîchis.

(Image immobile tranquille du petit homme et de la grande dame. Winston les rejoindra.)

Sur le praticable.

Ludwig :

(lisant)

J'allumai immédiatement du feu et soumis chaque partie du parchemin à une chaleur brûlante. Je vis apparaître dans un coin de la bande à l'opposé de la tête de mort ce qu'un examen attentif me convainquit qu'on avait voulu représenter : un chevreau

Mary :

Une chèvre.

Ludwig :

Non, c'était un chevreau.

Mary :

Soit !

Ludwig :

Vous avez entendu parler du capitaine Kidd ?

Mary :

C'était sa signature.

Ludwig :

Oui-da.

Mary :

Mais il manquait la lettre.

Ludwig :

Je nettoyai soigneusement le vélin, en versant de l'eau chaude dessus, et le mis à chauffer dans une casserole.

Voici ce qui apparut.

Image des dessins du parchemin.

Ludwig :

Ces caractères, comme chacun pouvait le deviner facilement forment un chiffre.

C'est à dire qu'ils forment une signification.

Mais d'après ce que nous savons de Kidd je ne devais pas le supposer capable de fabriquer un échantillon de cryptographie bien abstruse, difficile à décoder.

Je le supposai donc d'une espèce simple telle cependant qu'à l'intelligence grossière du marin il dût paraître absolument insoluble sans la clef.

Mary :

Et vous l'avez résolu, monsieur ?

Ludwig :

Très aisément. La première question à vider est la langue du chiffre. La langue du chiffre. Le rébus sur le nom de Kidd n'est possible que dans la langue anglaise.

Mary :

Ludwig !

Ludwig :

(Levant le regard vers elle)

Quoi ?

Mary :

(Elle le touche du doigt)

Ludwig.

(Puis elle se montre) Mary.

Ludwig regarde les spectateurs. Il coupe un petit bouquet de branchages sur le bosquet. Il lui offre, et s'en va. Mary rêve un instant. Musique viole de gambe. Stop musique.

Adenoïd :
(chuchotant)
Mademoiselle Churchill.

Mary ouvre grand la bouche comme pour crier.

Adenoïd :
N'ayez pas peur.

Mary même jeu.

Adenoïd :
Che veux simplement parler à votre maman. Je suis Adenoïd Hayek le frère du professeur d'économie que vous connaissez sans doute. C'est un imposteur. Mlle. Churchill. Che ne vous veux aucun mal. C'est un imposteur.

Elle lui donne un coup sur la tête avec le livre.

Adenoïd :
Je vous assure. Votre père doit savoir. Mais quand il entend le
Elle le tape.

Adenoïd :
(faiblement)
le nom de Hayek

Elle le tape

Adenoïd :
Il dit que

Dernier coup. Il s'effondre.

Mary :
Si Hitler est le mal absolu, Hayek est pire encore. Il dit que l'œuf du serpent est pire que le serpent.

Je l'ai entendu mille fois. Papa !!!
Elle vérifie qu'il est k.o. et s'en va rejoindre la dune.

Petite musique rêveuse.

Adenoïd :
(au public)
Je suis autrichien. D'une famille catholique et vertueuse. J'étais étudiant à l'Université de Vienne. Comme mon frère. Philologie allemande, économie et logique. Promis à un grand avenir. Ja ! J'ai tout écrit. Et puis il y eu cette histoire avec la dame du Weinstubbe-du bar à vin de la Milckstrasse. Madame Liselotte. Je ne me suis pas méfié. Je ne suis pas méfiant de nature. Quand elle m'a demandé de l'accompagner dans la cave des vins, avec son beau corsage et ses yeux noisette qui brillaient dans le noir. On était tous amoureux d'elle. C'est banal. (pause) Mein liebe Gott, je l'aime toujours.
Hop ! A Berlin « Vous finirez vos études à Berlin ! Vous apprendrez à maîtriser vos esprits animaux à Humboldt monsieur Adenoïd-le-chien » Mon père me l'a dit. Et c'est comme ça que j'ai laissé ces papiers que Friedrich m'a volés.
Et là, à Berlin, meinen Damen und Herren, j'ai assisté à l'agonie de l'Allemagne. C'était au printemps 33. Juste cinq ans, et ça faisait cinq ans aussi que j'étais là ; avec des amis nouveaux, des cafés nouveaux et puis... enfin. J'ai vu « la dérobade » diraient les français. C'était comme un tremblement de la terre. Tous les partis bourgeois ont disparu d'un seul coup, dissous dans l'air. Ils ont envoyé tous leurs hauts fonctionnaires à l'étranger, en exil, comme les partis ouvriers. Il n'y a plus eu personne en face des nazis. J'étais autrichien ; ils me faisaient les yeux doux. Mais je ne pouvais plus respirer.
Je l'ai toujours aimée, l'Allemagne. Sa lenteur, son sérieux, sa bonté, sa lourdeur et son esprit critique, sa soif d'absolu oui, d'absolu. J'aime sa difficulté d'être avec le monde et avec elle-même. C'est ma

langue. Elle est mouvante, comme illimitée, sentimentale, opiniâtre. En conflit, n'est-ce pas, pour je ne sais pas quelle liberté.
 Le monde des livres a disparu, d'un coup. Les cercles de discussions où nous refaisons le monde, effacés. J'ai vu mes amis devenir de possibles assassins de la gestapo. Un Etat tentaculaire et meurtrier descendre la terreur jusque dans la tête des enfants.
 J'ai bien envisagé de retourner à Vienne. Friedrich avait déjà publié mes papiers sous son nom. En 30. il connaissait déjà les cercles allemands, Schacht et compagnie. Qu'est-ce que je pouvais faire. Mon père m'avait fait savoir qu'il ne voulait plus entendre parler de moi. Liselotte n'était pas veuve comme elle l'avait prétendu. Un champion olympique de tir au fusil.
 Chaque jour à Berlin apportait son lot de cadavres de journalistes, d'artistes, de commerçants, des Juifs. L'Etat exerçait disait-il le droit de légitime défense. Les Allemands choisissaient entre le « ça ne va pas durer », le » c'est ainsi que le monde va » et le « c'est une grande chance pour notre nation ». Ils choisissaient la couleur de leur propre mort, voilà tout. Maintenant ça va être le tour de l'Autriche. Consentante.

(Il reste silencieux)

Le vent.

Musique répétitive : le train.

Britannia est au centre, elle a écouté Adenoïd. Elle porte un chapeau. Entre Churchill avec deux balais qu'il tend à Britannia. Il est un peu hilare. Il salue comme un comédien qui va jouer.

Winston :

Le prince Hamlet me dit
 « Horatio quelles affaires avez-vous donc à Elseneur ?
 Nous allons vous apprendre à boire cul-sec.

- Je suis venu pour assister aux funérailles du Roi, votre père.

- Du Roi ! Comment du Roi ? Dis plutôt que tu es venu ripailler aux noces de ma mère.

- Il est vrai, monseigneur, qu'elles ont suivi de bien près. Lui ai-je répondu.

(entre Charlie ; il prend le deuxième balai que lui tend Britannia et caracole autour d'elle.)

Charlie :

Economie. Economie. Horatio. Les viandes chaudes des funérailles ont fait les viandes froides du mariage. Chaud-froid de vautours. Horatio.

(il arrête difficilement un cheval effrayé)

Horatio, il me semble que je vois mon père.

Winston :

(terrifié)

Où cela monseigneur ?

Charlie :

Avec les yeux de l'esprit. Pour ainsi dire.

Winston :

Je l'ai vu. C'était un roi magnifique.

(à l'aide du deuxième balai et du chapeau de Britannia, il contrefait le Roi.)

Hamlet était son nom. Tout comme le vôtre.

Charlie :

Oui Horatio.

Que signifie donc aujourd'hui le Roi du Royaume de Danemark. Ma mère s'est glissée dans les draps de l'inceste avec le frère de mon père, alors qu'un mois à peine s'était écoulé...

Chevauchons veux-tu ?

(ils enfourchent leurs balais et chevauchent sur place. Winston arrête les deux chevaux. Hennissements. Britannia en ajoute quelques-uns.)

Winston :

Monseigneur je l'ai vu la nuit dernière.

Charlie :
(se masquant les yeux)
Vu. Que dis-tu ?

Winston :
Monseigneur, le Roi.

Charlie :
Le Roi. Pour l'amour du ciel ! Parle !

Winston :
Pendant deux nuits de suite, une figure semblable à votre père est apparue à Bernardo et Marcellus. Armée de pied en cap, avec une démarche solennelle, avançant majestueusement devant eux, à la distance d'un bâton qu'elle tenait. Tous deux m'ont dit ce secret effrayant, et la nuit suivante j'ai monté la garde avec eux. Alors à l'heure qu'ils m'avaient dite, l'apparition est revenue.

Charlie :
Où était-ce ?

Winston :
Sur le tour de garde.

Charlie :
Armé dis-tu ?

Winston :
De pied en cap.

Charlie :
De la tête aux pieds. Tu as vu sa figure ?

Winston :
Si. La visière était levée.

Charlie :
Avait-il l'air farouche ?

Winston :
La tristesse habitait son visage comme l'ombre la nuit.

Charlie :
Pâle ?

Winston :
Très pâle.

Charlie :
Il fixait ses yeux sur vous ?

Winston :
Constamment.

Charlie :
Vous a-t-il adressé un mot.

Winston :
Un mot. Non.

Charlie :
Ah !

Winston :
Il m'a semblé qu'il levait la tête, comme pour parler ; mais à cet instant (*Britannia fait le coq*) le coq matinal a jeté son cri. Il est parti à la hâte.

Charlie :
Je veillerai avec vous ce soir.

Winston :
Il reviendra.

Charlie :
Sa barbe était grisonnante. Oui ?

Winston :
Elle était comme je l'ai vue de son vivant : noire, argentée.

Charlie :
Quoi qu'il advienne cette nuit, vous le garderez au plus profond de votre réflexion, vous n'en confierez rien à votre langue. Nous nous retrouverons sur le tour de garde, à onze heures quand la lune blafarde commencera de montrer son visage.

Winston :

Mes hommages à votre seigneurie.

Charlie :

Non, à moi ton amitié comme à toi mon amitié, Horatio.

(Winston sort en confiant son cheval à Britannia. Hennissements. Il se met un peu à l'écart et regarde la fin de la scène.)

Charlie :

L'esprit du Roi en armes ! Des faux-semblants en trompe-l'œil. Il n'y a ni Roi ni Reine au Royaume de Danemark. Quand dans un royaume le nom de Roi n'est plus le nom du roi, alors le prince n'est plus le prince, le prêtre n'est plus le prêtre, la loi n'est plus la loi ; il n'y a plus ni soldat, ni artisan, ni boutiquier, ni sujet. Il n'y a plus de Royaume.

(il regarde le balai –sceptre- cheval silencieusement)

Je flaire que la tragédie cache la tragédie. Le mal n'est que le masque du pire.

(il confie le balai à Britannia ; Winston et Charlie saluent. Applaudissements de Clémentine, Mary et Olive dont le bruit est couvert par Thompson au piano.

Les dames s'en vont. Clémentine et Mary se dirigent vers la dune, où Ludwig écoute la radio, des écouteurs sur la tête.

Sur le praticable Adenoïd s'est relevé et a heurté le poêle.

Winston et Thompson attaquent le praticable. Charlie suit. Olive regarde.)

Olive :

C'est lui, c'est encore lui.

Thompson :

(à Winston et Charlie)

Laissez-moi faire.

Winston :

(lui parlant comme à un forcené retranché)

Que voulez-vous ?

Adenoïd :

Vous parler, monsieur Churchill.

Thompson :

Restez où vous êtes.

Adenoïd :

Je ne bouge pas.

Olive :

C'est lui, c'est lui qui a égorgé les moutons.

Winston :

C'est vrai que vous avez égorgé les moutons ?

(Regards inquiets de Charlie qui se cache derrière Winston)

Adenoïd :

Par le diable je n'ai égorgé personne de ma vie.

Thompson :

Il prétend qu'il est le frère du professeur Hayek.

Winston :

Et ?

Thompson :

Que c'est lui le véritable auteur des théories de Hayek, qu'il veut vous en entretenir, monsieur.

Winston :

C'est vrai ?

Thompson :

Je ne sais pas.

Charlie :

Moi non plus.

Winston :

Si c'est vrai, je l'étrangle.

Charlie :
Interrogez-le.

Winston :
(à Thompson)
Son nom ?

Olive :
Adenoïd.

Winston :
(appelant)
Adenoïd...

Adenoïd :
Monsieur Churchill...

Winston :
Vous voulez me dire quelque chose.

Adenoïd :
Oui monsieur Churchill.

Winston :
Quoi ?

Thompson :
Restez où vous êtes.

Adenoïd :
Je ne bouge pas, inspecteur Thompson.

Charlie :
Il vous connaît.

(Thompson hausse les épaules)

Winston :
(impatient)
Dîtes ce que vous avez à dire.

Adenoïd :
Il va y avoir la guerre mondiale.

Winston :
(de plus en plus impatient)
Ah oui !

Adenoïd :

Tout le monde dira que le mal est venu des nazis.
Mais ce n'est pas vrai.

Winston :
(en colère)
Bon continuez Hayek, ça vient de quoi ?

Adenoïd :
Des démocraties, monsieur.
(très vivement, comme s'il sentait sa dernière heure venue)
Les hommes sont inégaux, monsieur, inégaux de naissance, je dis bien inégaux. Ils le sont.
Les démocraties ne veulent pas le reconnaître. Alors elles nivellent, elles abrutissent, elle développent l'Etat. C'est là qu'est le drame : l'Etat. Ce qu'il faut c'est rendre les hommes responsables, rezbonsaples : pas de couverture sociale, pas de système de santé, pas de transports publics, pas d'hôpitaux publics, pas d'école publique, pas d'électricité publique, pas d'eau publique, pas de voie publique. Rien, rien, rien de public. Il faut rendre les hommes responsables de leurs destins. Ils ne se valent pas les uns les autres. Il faut les mettre en concurrence, qu'ils se combattent, les uns les autres, pour que le meilleur sorte vainqueur, comme les animaux. C'est ça la culture humaine : la sélection animale des individus. L'excellence, comme les animaux, voici les hommes, monsieur Churchill. Monsieur Churchill nous avons fait une énorme bêtise.

Winston :
(terrible)
Qui ça nous, Adenoïd ?

Adenoïd :
(en confidence)
Nous avons soutenu les mouvements fascistes ; mais ils font tout le contraire de ce qu'il faut faire : ils développent les

fonctionnaires, comme les bolcheviks, une machine terrible qui dirige tout, et qui contrôle tout, et qui élimine. Ça étouffe la société. La société c'est la guerre en soi, la guerre civile permanente, mais civile, n'est-ce pas, polie si vous me comprenez, ce n'est pas à l'Etat de faire les lois... monsieur Churchill... monsieur Churchill.

Winston :
(bas à Thompson)
Donnez-moi votre revolver.

Thompson :
(fait signe que non en avançant derrière le praticable)

Adenoïd :
Monsieur Churchill. Vous êtes toujours là.

Winston :
Etouffez le blaireau Thompson.

Adenoïd :
J'ai l'impression...
(Thompson a bouché le tuyau du poêle, qui enfume Adenoïd. Il l'attrape par la peau du dos et l'embarque lentement vers la dune. Ils passent devant Winston et Charlie qui le regardent sans mot dire)

Sur la dune.
Clementine :
(à Ludwig qui écoute la radio)
Eh bien, professeur. Quelles sont les nouvelles ?

Ludwig :
Aucune milady. De la musique religieuse, sans interruption.

Clementine :
Vous tremblez, monsieur Ludwig.

Ludwig :
Oui.

Clementine :

Allez vous mettre au chaud.

Ludwig :
Je n'ai pas froid. Milady. Merci.

(il écoute la musique. On l'entend. La musique s'arrête. On entend le souffle de la T.S.F)

Passent Thompson, Olive et leur prisonnier.

Clementine :
(avec admiration)
Inspecteur Thompson.

Thompson :
Nous l'avons eu, madame.
Non ce n'est pas lui qui égorge les moutons.

Olive s'est arrêtée. Entre Mary. Ludwig écoute la radio sur le casque. Mary s'assoit à son côté, il lui tend un écouteur. Il est sombre, très concentré.

Clementine :
(à Olive)
Allons jusqu'à la pergola.

Olive :
Préparer le bouquet du dîner.

Clementine :
Ah oui alors ! Préparer le bouquet du dîner avec du soleil et des bleuets.

Olive :
C'est un peu tôt non ?

Clementine :
Alors nous mettrons de plumes de geai.

Olive :
Et des chants d'oiseaux.

Clementine :
La rue des murailles.

Olive :

Toujours fleurie.

Clementine :
Et le muflier

Olive :
Blanc bleu rose et blanc

Clementine :
Olive. Rappelez-moi de donner le câble
des Russies à Winston.

Olive :
Oui madame. Madame.

Clementine :
Olive.

Olive :
J'ai faim.

Clementine :
Passons par l'office. Vous avez toujours ce
petit voile de mousseline bleue dont vous
m'aviez parlé pour le chapeau de Mary.

Olive :
Oh oui madame.

*Thompson chante le Muffins song. (may be
a Lambeth walk)*

CHANSON
Muffins
Muffins and scones
Crusty currant cakes
Madeleines.

Brownies
Brownies and crumble
Damp dark gingerbread
Chelsea buns

Muffins
Muffins and scones
Crusty currant cakes
Madeleines.

Tartlets
Tartlets and loaf
Pudding pudding
Dundee cake

Winston et Charlie sont restés au centre.

Winston :
Je sais que nous aurons une proposition des
Russes. Mais les Montaigu Norman,
Schroeder, Morgan, Harriman, Worms,
Halifax, Amery, tout ce grand monde qui
contrôle Chamberlain, feront échec.
Des millions d'hommes vont mourir.
Charlie. Les enfants de 14-18. A cause des
mêmes forgerons, et à cause des nouveaux
comptables.

Charlie :
Qu'est-ce que vous allez faire Winston ?

Winston :
Je sens que je vais faire premier ministre.
Charlie. Et que je vais rugir et remettre les
comptables et les forgerons à leurs places :
derrière leurs forges et leurs bouliers.

Charlie :
Le Roi sera le Roi.

Winston :
A quoi est-ce qu'on reconnaît un roi ?

Charlie :
A sa façon de marcher ; à la lumière de son
regard. Au timbre de sa voix.

Winston :
Oui...

Charlie :
Tenez regardez Olive, votre cuisinière.
Regardez comme elle est inquiète ; elle
appuie sur la terre. Elle est veuve bien sûr.
Forte.

Winston :
De ses deux fils.

Charlie :
Pour qui elle tremble tous les jours.

Winston :
Oui. Sous-officiers de l'armée des Indes en résidence à Poona.

Charlie :
Elle vous aime. Pas tant bien sûr que cette grande et merveilleuse personne qui l'accompagne.

Winston :
(il grogne)

Charlie :
Elle va et vient dans votre Chartwell, qu'elle n'aime pas trop, et on dirait que c'est le globe terrestre qu'elle fait tourner sous ses pas. Comme les jongleurs du cirque. Elle est énergique. Elle est votre certitude.
Nos yeux et nos oreilles peuvent contenir le monde, et tout l'univers, mais c'est avec nos pieds que nous le touchons. C'est là qu'a lieu la rencontre. Que se pose la continuité.
Regardez les ours

Winston :
(il fait l'ours)
Plantigrade

Charlie :
(faisant l'ours)
Ours, ours, ours.
Danse des ours.

Winston :
(s'essuyant le front)
Thompson

Charlie :
Le héron des marais.

Winston :
Mary

Charlie :
La mésange bleue.

(ils soufflent, et regardent vers la dune)

Ludwig :
Les blindés allemands sont entrés en Autriche, à onze heures.

Mary :
Monsieur Ludwig, ne pleurez pas.

Ludwig :
Les autrichiens les ont acclamés.

Mary :
Pas tous les autrichiens, monsieur Ludwig.

Clémentine et Olive sont revenues avec une brassée de fleurs ; à côté de Winston et Charlie.

Thompson :
(de derrière le piano, se levant. Il tient deux grands corbeaux morts, un dans chaque main.)
Qui l'aurait cru ? A coups de bec ! Ce sont des corbeaux qui égorgeaient les moutons.

Petite mélodie courte, reprise sur deux grands accords vigoureux.

Rideau.

